
M É M O I R E S

DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE

BRETAGNE

TOME C • 2022

CONGRÈS DU CENTENAIRE 100 ANS D'HISTOIRE DE LA BRETAGNE



ACTES DU CONGRÈS DE RENNES 2-5 NOVEMBRE 2021
COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES
CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES

Soixante années d'histoire en Bretagne¹

Comment prétendre apporter quoi que ce soit aux lecteurs qui disposent, dans ce volume, d'un ensemble d'une telle richesse ? J'ai donc choisi de proposer simplement un témoignage, avec toutes les limites que cela implique : être évidemment subjectif, et tout aussi évidemment incomplet. Je ne peux revendiquer qu'un seul avantage, qui n'implique aucun mérite : l'âge. Nous devons, ainsi, commencer à être très rares, les historiens qui peuvent évoquer un échange avec Ernest Labrousse, qui joua un rôle essentiel dans l'essor de l'histoire économique et sociale en France avant et après la Seconde Guerre mondiale. C'était en 1983 – il avait 88 ans – et je me souviens comme aujourd'hui de la profondeur des propos et de la modestie de l'homme qui, pour le situer autrement et le lier si peu que ce soit à la Bretagne, avait été le directeur de thèse de Pierre Goubert, futur illustre historien rennais. Une autre forme de cet « avantage » de l'âge est que je fréquente les archives bretonnes, avec une certaine assiduité, depuis exactement soixante ans : cela donne quelques idées sur le monde des archivistes et son évolution, et permet quelques rencontres...

Je ne vais cependant pas me raconter, mais aborder la manière de faire de l'histoire en Bretagne sous un angle bien précis : qu'y a-t-il eu d'original dans la manière de faire de l'histoire en Bretagne ? Qu'y a-t-il eu qu'on puisse considérer comme la pointe de l'histoire ? Avoir exercé mon métier d'enseignant-chercheur à Rennes mais aussi dans des universités hors de Bretagne, avoir un peu roulé ma bosse dans des colloques et séjours de recherche à l'étranger, m'a en effet aidé à prendre conscience que nous n'avions vraiment pas à rougir de ce qui s'est fait « chez nous », et je vais essayer de le montrer.

1. Je tiens, pour des raisons éthiques autant qu'amicales, à apporter une précision essentielle. Ce texte introductif aurait dû être écrit par un ami très cher, André Lespagnol, que la mort a emporté en 2021. Bruno Isbled m'a demandé de tenter de combler le vide ainsi créé, et j'ai immédiatement accepté, en raison de l'honnêteté de sa démarche et aussi, bien sûr, parce que j'ai vu là l'occasion de rendre en quelque sorte hommage à celui qui fut à la fois historien, professeur, administrateur (il fut ainsi « mon » président d'université) et le citoyen que l'on sait. On ne remplace pas André Lespagnol, on essaie de lui rendre hommage.

Le tournant des années 1960

L'histoire de qualité n'est pas née en Bretagne vers 1960, mais il se produit bien dans cette décennie un tournant qui tient au fait que des éléments conjoncturels permettent de valoriser des atouts structurels. En 1960 encore, l'histoire universitaire ne s'enseigne qu'à Rennes, aussi incroyable que cela paraisse aujourd'hui. Cela n'a pas que des inconvénients, dans la mesure où se retrouvent dans les mêmes salles de cours (on ne parle pas encore d'amphis) des personnalités déjà éminentes venues de toute la Bretagne, dans une même promotion par exemple André Lespagnol, venu de Loire-Atlantique, Jean-Yves Le Drian, venu du Morbihan, Fañch Roudaut, venu du Finistère, et tant d'autres. L'émulation joue à plein : je me souviens que, pauvre petit Nantais venu suivre à Rennes des cours de préparation aux concours de l'enseignement, j'ai entendu ainsi, dans un cours de Jean Delumeau, un étudiant poser une question nourrie sur « la Kabbale », que je n'avais jamais entendu parler de cette Kabbale, et qu'un murmure autour de moi m'avait permis de retenir le nom du coupable, un certain André Lespagnol... L'explosion universitaire du début des années 1960 est géographique (Brest, Nantes) et sociale, puisqu'elle multiplie le nombre d'étudiants jusque-là limité par le coût d'études lointaines à Rennes.

Cette petite révolution contribue fortement à l'exploitation d'archives trop délaissées parce qu'éloignées de Rennes, alors que la Bretagne est, je crois, la région française la plus riche en archives, et pas seulement grâce aux Archives départementales, si je pense aux Archives municipales de Nantes notamment. Dans ces archives, il y a aussi des figures éminentes, à l'exemple de Jacques Charpy à Quimper puis à Rennes, qui lance la réalisation de *Guides des archives* précieux pour les chercheurs débutants. Il s'amorce aussi une synergie entre les universités et ces Archives : pour la première fois sans doute, des universitaires emmènent leurs étudiants dans les dépôts, leur montrent des documents originaux, et les aident à franchir des barrières mystérieuses : je vois encore Jean Meyer nous initier au « nœud d'archives », ce fameux nœud qui permet à l'utilisateur suivant d'ouvrir une liasse en tirant simplement sur le bout de la ficelle, en un temps où quasiment toutes les liasses sont encore entourées de ficelle... La richesse de ces archives bretonnes au moins de l'époque moderne, en outre, est telle qu'elles permettent des recherches dans à peu près n'importe quel domaine : pour choisir un exemple que je connais assez bien, aucune autre région française ne dispose d'une telle richesse en registres paroissiaux, bel exemple de synergie puisque, je vais y revenir, c'est précisément dans cette décennie que la démographie historique prend son envol. Il faut insister sur cet élément structurel, héritage du passé : j'ai bien souvenir du choc ressenti lorsque, nommé à un premier poste universitaire à Poitiers, je découvre la pauvreté des Archives départementales de la Vienne...

Le monde universitaire en plein essor rencontre aussi, en Bretagne, un tissu de sociétés savantes dont certaines, il ne faut pas le taire, sont alors repliées sur des

recherches purement érudites et locales très éloignées des progrès de la recherche, mais dont d'autres se montrent très ouvertes aux nouvelles formes de l'histoire et à celles et ceux qui la pratiquent : on comprendra que je ne livre pas ici d'exemple précis, mon propos n'étant évidemment pas de dresser un tableau d'honneur.

Ajoutons à tous ces atouts la chance. La chance, oui : la présence simultanée à Rennes, dans les années 1960, d'enseignants-chercheurs de niveau international comme Jean Delumeau et Pierre Goubert, et bientôt François Lebrun, essentiel relais après le départ de Delumeau et Goubert. Chance oui, puisqu'aucun n'est rennais. Chance oui encore, puisqu'aucun d'eux n'a alors travaillé sur la Bretagne. Chance enfin, non négligeable, parce que tous résident effectivement sur place. Il s'agit donc bien d'une « importation » qui intervient dans deux domaines qui vont s'avérer, pendant deux décennies, à la pointe de la recherche historique, et pas seulement en France. Pierre Goubert a certes étudié le Beauvaisis (sa thèse est publiée en 1958), mais il œuvre en histoire économique et sociale et plus précisément en démographie historique. Jean Delumeau a certes étudié « l'alun de Rome » (sa thèse est publiée en 1962) mais il devient le maître à penser d'une histoire religieuse profondément revisitée, qui dépasse de très loin l'abord institutionnel jusque-là largement dominant, au point de contribuer plus tard à un élargissement vers l'histoire culturelle. Ces brillants historiens ont donc su évoluer à partir du premier sujet pointu de leur thèse, et su aussi former des étudiants : nous sommes nombreux à nous souvenir de ce qu'était un cours de Jean Delumeau.

Je mesure bien, à ce stade, que cette évocation peut susciter de la... perplexité. Mon analyse ne serait-elle pas vraiment trop subjective, en ne retenant que l'histoire moderne ? Oui c'est vrai en un sens, en oubliant, par manque d'expérience concrète, ce qui se faisait alors dans les recherches sur la Préhistoire, par exemple. Mais il faut rappeler aussi qu'au-delà d'éventuelles qualités pédagogiques sévissaient alors des « maîtres » qui ont contribué à éloigner de « leur » période à peu près tous les étudiants, et c'est cette fois par charité que je ne donne pas d'exemple.

Mon propos, en tout cas, me semble démontré par une publication essentielle de 1969, au terme donc de cette décennie-tournant, et ce n'est pas un hasard. La première *Histoire de la Bretagne* moderne, parue chez Privat, est dirigée par Jean Delumeau, qui en définit très bien la place dans les premières lignes de son introduction.

« Cette *Histoire de la Bretagne* ne ressemble pas à ses devancières. [...] Elle n'expose en détail ni la lutte entre Charles de Blois et Jean de Montfort, ni la résistance du duc de Mercœur à Henri IV, ni le célèbre conflit entre La Chalotais et le duc d'Aiguillon. Mais elle veut être une "Histoire de la civilisation de la Bretagne" : en quoi elle comble une lacune. Ne lit-on pas dans l'avant-propos d'un Guide touristique paru récemment : "Il est regrettable que l'histoire du peuple breton n'ait encore jamais été écrite. Elle nous surprendrait par des révélations inattendues. En fait, comme il est habituel, on s'est seulement intéressé aux événements, aux dates, aux grands personnages. Personne n'a cherché à découvrir les hommes qui luttèrent chaque jour, qui mouraient de misère, qui

supportaient les guerres, qui animaient les révoltes et qui sculptaient, au cœur de leurs modestes paroisses, des œuvres éternelles²». »

On ne peut mieux dire.

Très normalement, Jean Delumeau fait appel pour les périodes les plus anciennes à Pierre-Roland Giot, Jean L'Helgouac'h, Jacques Briard et Jean-Baptiste Colbert de Beaulieu, pour l'Antiquité et le Moyen Âge à Louis Pape, Pierre Riché, Guy Devailly et Henri Touchard. Mais ensuite, pour les cinq derniers siècles, histoire de l'art exceptée, il n'y a plus que deux auteurs : Jean Meyer et le géographe Gilbert Le Guen ! Certains vides parlent bien mieux que les mots... Et, à qui s'étonnerait de l'absence d'un Michel Denis, je rappelle qu'il est encore, en termes universitaires, un « jeunot », puisque sa thèse sur la Mayenne n'est publiée qu'en 1976 : il est d'ailleurs révélateur que sa première publication notoire, consacrée aux cahiers de doléances de 1789, soit cosignée avec Pierre Goubert.

Les avancées de la recherche historique bretonne peuvent, parfois au moins, se mesurer de façon parfaitement objective. L'exemple de la démographie historique est à cet égard parlant, surtout si on se souvient de la vogue incroyable de ce type de recherches des années 1960 aux années 1980, avec Société savante (nationale) spécialisée et nombreuses coopérations internationales. Je m'y suis trouvé impliqué sans autre mérite que d'avoir, en jeune inconscient, choisi ce sujet de recherche parmi les trois que m'a proposés Jean Meyer en 1964. Et, inconscient encore, je me suis trouvé bien malgré moi le premier en Bretagne à mener ce genre de recherche ! Il faut dire que Jean Meyer était un peu fou, soit dit en toute gentillesse : proposer à un jeune étudiant à peine licencié en histoire de mener une recherche sur la démographie du... ^{xvi}^e siècle, ce qu'alors (je ne le savais évidemment pas) personne n'avait encore fait en Europe, faute de sources suffisantes. Je fis, non sans affolement au départ devant ma lenteur à déchiffrer l'écriture de ce siècle, une des plus difficiles qui soit. Passons. Et mesurons : en 1968, est publiée une *Histoire de la population mondiale*, dirigée notamment par le démographe René Armengaud. Pour le ^{xvi}^e siècle, il emprunte un exemple à la Chine, un au Mexique et, pour l'Europe, par la force des choses, un exemple à l'Italie, un à la Flandre et trois au pays nantais : la Bretagne devenait quasiment la moitié du monde ! Au-delà du cas particulier du ^{xvi}^e siècle, cela traduisait bien l'avance française dans ce domaine, même si plus tard de fortes interrogations sont venues, à l'initiative de l'historien américain James B. Collins – qui avait lui aussi travaillé sur la Bretagne ! Décidément... – sur le modèle des historiens français suivant Pierre Goubert dans sa vision d'une société rurale repliée sur elle-même.

L'autre grande avancée s'est faite dans la voie ouverte par Jean Delumeau, celle d'une histoire religieuse centrée sur les pratiques, et les pratiques du plus grand nombre

2. Cette citation est empruntée au *Guide de la Bretagne mystérieuse. Ille-et-Vilaine et Loire-Atlantique*, Paris, éd. Tchou, 1966, p. 9.

qui plus est. Le premier qui a su lier démographie historique et cette histoire religieuse est François Lebrun, chercheur rennais donc, dans sa thèse sur l'Anjou publiée en 1971. Je me suis retrouvé innocemment sur ce chemin à partir de 1970 dans le cadre d'une thèse, cette fois, et une anecdote montre bien le rôle de chacun. Mon directeur de thèse, Pierre Goubert, découvre mon plan de recherche, a le mérite – trop rare – de me dire son incompetence pour les aspects religieux et culturels, et m'envoie la présenter à François Lebrun, que je ne connaissais absolument pas alors. Je le revois me recevoir très gentiment dans son bureau, qui deviendrait plus tard le mien, écouter ma présentation, et se mettre à rire. Un ange est passé, très sombre, avant qu'il ne m'explique : mon plan de recherche était... le plan de la thèse qu'il allait publier l'année suivante ! Il y avait donc bien là une sorte d'école rennais, née des enseignements de Delumeau et Goubert et enrichie par au moins un autre apport breton qui ne doit rien, lui non plus, au hasard. Par rapport au travail de F. Lebrun, j'avais en effet inclus dans mes sources la littérature orale – pas sérieusement étudiable ailleurs qu'en Bretagne – et donc une démarche d'ethno-histoire dans la ligne de Donatien Laurent, éminent chercheur brestois dont je venais de découvrir les travaux. Et, pour ne pas laisser imaginer que la Bretagne a tout engendré, une recherche poussée sur l'image, également, qui devait beaucoup, elle, aux premiers travaux que Michel Vovelle menait à l'université d'Aix-Marseille.

Il faut même nuancer l'apport rennais. C'est l'époque, aussi, où le brestois Jean Tanguy travaille et fait travailler des étudiants et étudiantes sur les comptes des fabriques des diocèses de Léon et de Cornouaille, avec des mémoires de maîtrise parfois magnifiques et encore utilisables aujourd'hui. Sauf que, dans ce que j'ai parfois appelé le « syndrome brestois », mes collègues du *Penn ar bed* cultivent une modestie vraiment très excessive. Je n'ai pas oublié cette soutenance de thèse à Nanterre, voici un quart de siècle, où l'impétrante, de parfaite bonne foi, se vantait d'avoir découvert et exploité une nouvelle source, les... comptes des fabriques : faute de publications suffisantes, la notoriété des travaux brestois n'avait guère dépassé le Finistère. Il n'empêche : il a été produit dans les universités bretonnes, celles de Rennes et de Brest surtout, des centaines de mémoires de maîtrise qui se situaient alors sur des terrains très peu exploités ailleurs, surtout à ce niveau.

Même en ajoutant à ce bilan les recherches de Jean Meyer sur la noblesse, celles d'André Lespagnol sur l'histoire maritime, on pourrait imaginer qu'il s'agit là de simples avancées universitaires, limitées au monde professionnel. Or, il n'en est rien, et là encore une anecdote révélatrice le montre. Au début des années 1970, je suis convié à une réunion de préparation d'une nouvelle histoire de Bretagne teintée de militantisme. J'expose ce que je crois savoir alors des *xvi^e* et *xvii^e* siècles, à savoir ces magnifiques siècles de croissance bretonne qui, sans oublier que la prospérité n'était vraiment pas également partagée, devaient me conduire à publier plus tard *L'âge d'or de la Bretagne*. Et de me faire éjecter du groupe en raison de mon incompetence : après 1532, bien évidemment, la réunion au royaume de France ne pouvait qu'avoir entraîné le déclin de la Bretagne ! Au sceptique, je garantis l'authenticité de l'anecdote.

Le temps d'une certaine banalisation, sauf...

Dans les années 1980, la recherche historique en Bretagne perd largement son avance, tout simplement parce que les avancées des deux décennies précédentes se sont généralisées. Parallèlement, le recrutement de nouveaux chercheurs, locaux ou non, réduit la part de la Bretagne dans la recherche. J'ai donc tenté de déceler ce qui se fait, sinon mieux, du moins plus tôt en Bretagne qu'ailleurs, ou plus en Bretagne qu'ailleurs, en tenant compte d'un élément structurel nouveau : en 1991, à l'initiative du président de l'université Rennes 2, un certain... André Lespagnol, la direction des Presses universitaires de Rennes (PUR) est confiée à une jeune sociologue de 39 ans, par ailleurs passionné d'histoire, Pierre Corbel, qui va faire des PUR la première maison d'édition universitaire française.

Première originalité, qui se traduit bien dans la production des PUR, le travail historien sur l'image voire à partir de l'image. Ce n'est pas, bien sûr, une invention bretonne : dès les années 1950, un chercheur franco-italien, Alberto Tenenti, a montré la voie, que suit ensuite Michel Vovelle en appliquant à l'image les méthodes sérielles, qui conduisent à travailler sur des œuvres en grand nombre et donc bien plus proches de la masse des habitants que les seuls chefs-d'œuvre. Ce travail bénéficie, en outre, de l'apport de l'Inventaire du patrimoine et des richesses artistiques de la France, dont la commission régionale de Bretagne a été la première créée en France. Les liens de cette commission avec l'université sont précoces : dans le domaine de l'histoire de l'art, avec André Mussat, mais aussi dans celui de l'histoire, puisque j'y dépouille des dizaines de milliers de photographies dans les années 1975-1977. Et, ce n'est pas le moindre, les musées, en premier lieu le Musée de Bretagne, commencent à collaborer avec la recherche historique, sous l'impulsion de Jean-Yves Veillard qui produit ainsi en 1980, en concertation avec François Lebrun, l'exposition « Le mariage en Bretagne », qui sera suivie de beaucoup d'autres.

Ces percées trouvent des traductions très concrètes. Ainsi, la collection « Images et histoire », lancée par les PUR en 1996. La démarche en est neuve, puisqu'il s'agit d'écrire à partir d'un choix préalable de documents iconographiques. Ces ouvrages, tous collectifs, rencontrent un succès qui permet de financer l'édition de travaux de recherche au public plus restreint. Une autre initiative consiste à produire, toujours à l'université Rennes 2, des films documentaires sur l'histoire de la Bretagne, tous réalisés par Patrick Roturier, dont la qualité permet d'obtenir à deux reprises le grand prix du Festival du film scientifique organisé à Nancy sous l'égide du Centre national de la recherche scientifique. Enfin, cette dynamique permet de constituer de très grosses équipes, pluridisciplinaires, qui élaborent de gros outils scientifiques conçus pour toucher aussi une part du grand public, à l'exemple du pionnier *Dictionnaire du patrimoine breton* en 2000.

Non seulement la Bretagne est pionnière dans ces domaines précis, mais les effets sont plus larges qu'attendu, en facilitant, par exemple, la convergence entre

histoire et autres disciplines : la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne (SHAB) publie ainsi, en 1995, l'important livre de Daniel Le Couëdic, *Les architectes et l'idée bretonne*. Les efforts pour toucher un public plus large que celui des travaux strictement universitaires finissent, aussi, par créer un public, comme le montre le succès absolument inattendu de l'édition, en 2006, du journal de Dubuisson-Aubenay, édition d'un manuscrit du XVII^e siècle et un livre « invendable » mais qui touche un public grâce à son illustration. Et cela conduit à oser produire des ouvrages universitaires qui entrent désormais presque banalement dans la catégorie des « beaux livres », à l'exemple de *1720. L'incendie de Rennes*, publié également aux PUR en 2021.

Ce travail sur l'image revêt, en outre, une dimension particulière dans laquelle la Bretagne est également pionnière. Rennes est ainsi une des toutes premières universités à recruter, en histoire de l'art, une spécialiste de la photographie, Nathalie Boulouch. Et il existe de solides bases à l'extérieur de l'université, en particulier plusieurs ouvrages ou catalogues réalisés au Musée de Bretagne par ou autour de Laurence Prodhomme. Les signes du succès sont patents, et d'abord dans la prise en compte de ce média dans le travail universitaire en histoire : les *Mélanges* offerts en 2011 à Catherine Laurent – est-il utile de rappeler qu'elle fut présidente de la Société – contiennent ce qui est peut-être le premier texte d'un historien sur la photographie, et surtout c'est une photographie de Constant Puyo qui est retenue pour la couverture, choix pas banal et fort pour un ouvrage très érudit. La même année, les PUR publient *La Bretagne des photographes*, un ouvrage qui reste jusqu'en 2020 la plus grosse vente de toute l'histoire de la maison d'édition ! C'est là beaucoup plus qu'une simple nouvelle source : comme le souligne très justement Jacqueline Sainclivier dès 2005 : le recours à la photographie permet de traquer « la pénétration de la modernité confrontée aux représentations que la population s'en fait », essentiel dialogue entre les faits et leur image.

Il me semble aussi que mérite d'être soulignée la place de la Bretagne dans un courant dont nous ne savons pas encore, faute de recul, s'il sera feu de paille ou mouvement profond dans le travail des historiens : l'histoire populaire, comme on dit en français, mais qu'il vaudrait mieux appeler histoire du peuple, en traduisant convenablement le titre de l'ouvrage pionnier d'Howard Zinn sur les États-Unis, ou bien, à l'allemande, *Alltagsgeschichte*, une histoire du quotidien. Presque la moitié des ouvrages français publiés depuis quatre ans traitent de la Bretagne ! Or, l'enjeu est réel, y compris bien sûr sur la lecture de l'histoire de la Bretagne. Constaté que les équipages des navires négriers sont encore plus frappés par la mort au cours du voyage transpose ces horreurs du crime contre l'humanité à une tragique mais banale histoire de rendement du capital investi, l'esclave étant une marchandise – si l'on ose le terrible terme – plus précieuse qu'un simple marin facile à remplacer. Constaté que l'année 1532 n'est pas du tout, au niveau de l'immense majorité des Bretons, l'année de l'édit d'union, mais celle de la plus terrible famine qu'ait jamais connue la province conduit à hiérarchiser les faits d'une manière qui n'est pas habituelle...

Nous avons été nombreux à contribuer et surtout à profiter de cet élan collectif. Appartenir à ces deux générations a été une chance immense dont, pour ma part, je mesure bien la part : commencer des études d'histoire en 1961, exactement au bon moment, ne relève évidemment pas du moindre mérite. Je peux, seulement, revendiquer une continuité : celle de l'histoire « au ras du sol », d'une histoire du quotidien, passée tour à tour par la démographie historique, le travail sur la littérature orale, l'ethno-histoire, l'image comme source et comme moyen de communiquer des idées, la vulgarisation, l'histoire populaire. Pas plus, pas moins.

Alain CROIX

VOLUME I

Le congrès de Rennes

Alain CROIX – Soixante années d'histoire en Bretagne

Bruno ISBLED – La Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 1920-2021

Françoise MOSSER – Entre érudition et convivialité : souvenirs de la SHAB il y a cinquante ans

Pierre-Yves LAMBERT – La philologie celtique à Paris depuis un siècle

Ronan CALVEZ – Une présence, en creux : la langue bretonne dans les *Bulletins de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne* (1920-1974)

Anne VILLARD-LE TIEC, Myriam LE PUIL-TEXIER, Théophane NICOLAS – Les apports récents de l'archéologie sur les Gaulois, vus à travers les pratiques funéraires armoricaines

André Yves BOURGÈS – De M^{re} Duchesne à la Vallée des saints : un siècle d'avatars hagiologiques en Bretagne (1920-2020)

Magali COUMERT – Les migrations bretonnes et britanniques au haut Moyen Âge, un siècle de questionnements

Florian MAZEL – La « réforme grégorienne » en Bretagne entre Église, religion et société : les avatars historiographiques d'une vieille question

Michel NASSIET – La recherche historique sur Anne de Bretagne

Dominique LE PAGE – Union et intégration de la Bretagne à la France, de l'État breton au début du règne de Louis XIV : historiographie et débats

Philippe HAMON – Les guerres de Religion en Bretagne (1560-1598) : tempête dans un âge d'or ? Jeux d'échelle historiographiques

Pierrick POURCHASSE – Les activités maritimes de la Bretagne à l'époque moderne

Olivier CHALINE – La Bretagne et la frontière maritime d'État

Gauthier AUBERT – Vive le roi sans l'absolutisme ? Un siècle d'histoire de la monarchie absolue en Bretagne (1920-2020)

Philippe JARNOUX – Un « âge d'or » ? Regards historiographiques sur la société bretonne des Temps modernes

Solenn MABO – La Révolution en Bretagne trente ans après le Bicentenaire : une question toujours vivante ?

Christian BOUGEARD – L'historiographie de la Seconde Guerre mondiale en Bretagne : construction, champs, enjeux

Yvon TRANVOUEZ – Essor et déclin d'une historiographie régionale : l'histoire religieuse de la Bretagne contemporaine (1985-2021)

Isabelle GUÉGAN, Brice RABOT – L'histoire rurale de la Bretagne depuis un siècle

VOLUME II

Gwyn MEIRION-JONES, Michael JONES – Deux chercheurs gallois sur le terrain breton. Un demi-siècle d'aventures

Daniel LE COUÉDIC – Un siècle d'urbanisme à la mode de Bretagne

Jacqueline SAINCLIVIER – Les femmes dans les sociétés historiques de Bretagne

Sébastien CARNEY – Le roman national des nationalistes bretons (1921-aujourd'hui)

Philippe GUIGON – Le « A » de SHAB : « archéologie » ou « amnésie » ?

Yann CELTON – Un type clérical, les prêtres érudits. L'exemple des clercs historiens et historiens de l'art en Bretagne au XX^e siècle

Thierry HAMON – Un siècle de recherches en histoire du droit breton (1920-2021)

Cyprien HENRY – Les sociétés historiques et l'édition des sources en Bretagne au XX^e siècle

Manon SIX – L'histoire de Bretagne au Musée de Bretagne

Jean-Luc BLAISE – Table ronde. Les sociétés historiques et la protection du patrimoine, hier et aujourd'hui

(participants : Christine JABLONSKI, Michèle Le Bourg, Solen PERON, Alain PENNEC, Christophe MARION)

Pascal ORY – Conclusions

Denise DELOUCHE – Vingt-cinq ans d'expositions et de publications en Bretagne sur la peinture

Isabelle BAGUELIN, Cécile OULHEN, Hervé RAULET, Xavier de SAINT CHAMAS – La Conservation régionale

des Monuments historiques de Bretagne : dix ans d'activités

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Publications des sociétés historiques de Bretagne en 2021

40 € (pour les 2 volumes)



S.H.A.B

FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES DE
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE BRETAGNE